

Jean Perrot

Antoine Meillet et la langue hongroise

La présentation de la langue hongroise par Antoine Meillet dans son ouvrage intitulé *Les langues dans l'Europe nouvelle* ¹ a fait l'objet d'un exposé lors d'un colloque consacré à Meillet et le texte de cet exposé a été publié dans les actes de colloque². On se contentera ici d'en résumer l'essentiel.

La position d'Antoine Meillet à l'égard du hongrois ne peut se comprendre que si l'on prend en considération la conjoncture européenne de l'époque et l'attitude de Meillet face à la fois au bouleversement politique sorti de la première guerre mondiale et au problème linguistique que posait alors la montée des "petites langues", devenues langues nationales des nouveaux Etats de l'Europe centrale et orientale.

La première édition du livre de Meillet date de 1918, c'est-à-dire de l'année même où la dislocation de l'Empire s'est précipitée. Dans la tourmente, l'ouvrage fit peu de bruit ; c'est la deuxième édition, publiée dix ans plus tard, qui provoqua les réactions indignées d'une élite hongroise dont Kosztolányi se fit le porte-parole. Pourtant tous les textes explosifs étaient déjà imprimés dans la première édition, dans une rédaction plus incisive encore ici ou là. Mais en 1928, dans une situation stabilisée sur la base d'un traité dont ils dénonçaient l'iniquité, les Hongrois allaient ressentir comme une humiliation supplémentaire l'attitude injustement méprisante d'un grand linguiste français à l'égard de leur langue.

Il fallait un certain courage pour écrire et publier en 1918 un tableau linguistique de l'Europe débouchant sur une prise de position à l'égard du problème que posait la diversité linguistique d'une Europe nouvelle babélisée par la promotion des langues des nouveaux états. L'objectivité était difficile dans une pareille matière ; c'est sans doute pourquoi Meillet tient à affirmer au début du livre qu'il "a cherché à ne rien mettre ici à quoi tout savant ne puisse et ne doive souscrire", parce que "la pensée scientifique doit demeurer à l'abri du trouble causé par les événements" (p.3). Kosztolányi, pourtant, n'a pas tort de considérer que Meillet n'est pas resté fidèle à la règle d'objectivité. Il a porté sur les langues européennes des jugements de type appréciatif très insolites sous la plume d'un homme de science, et il l'a fait aussi bien à propos d'une "grande langue" comme l'allemand qu'à propos des "petites langues". Ce qu'il dit de l'allemand est significatif :

L'allemand n'est pas une langue séduisante. La prononciation en est rude, martelée par un accent violent sur chaque mot. La grammaire en est encombrée d'archaïsmes inutiles... L'adjectif a des formes compliquées. Les phrases sont construites d'une manière raide, monotone. Le vocabulaire est tout particulier, tel que ni un Slave, ni un Roumain, ni même un Anglais ou un Scandinave ne peut

l'apprendre aisément. L'aspect d'ensemble manque de finesse, de légèreté, de souplesse, d'élégance.

(...)

Aux défauts qui sont ceux de la langue même se sont ajoutés ceux qui proviennent de l'usage qu'on en a fait. La pensée allemande se complait dans l'abstraction et la classification, en même temps que la nation est âprement réaliste...

A l'égard des langues des nouveaux petits états, le contraste est saisissant entre les compliments adressés aux unes et la sévérité du jugement qui en condamne ou rabaisse d'autres, au premier rang desquelles figure le hongrois, toujours dénommé magyar sous la plume de Meillet, qui le relègue ainsi dans un insurmontable exotisme. Les Croates possèdent "une des langues littéraires les plus séduisantes de l'Europe" (p.208), les Polonais "une vieille langue de civilisation et, chose capitale, la langue d'une ancienne aristocratie de type occidental" (p.220), les Roumains "une langue littéraire bien développée, et qui, appartenant au groupe roman, est de plein pied avec les grandes langues de l'Europe occidentale" (p.208), les Tchèques "se sont donné une langue de civilisation complète" (p.211), "actuellement pourvue de tous les moyens nécessaires" (p.37). Des Hongrois, en revanche, Meillet dit que leur langue "n'est pas une vieille langue de civilisation (p.208) et que s'ils "se sont donné une langue de civilisation... ont une littérature, des ouvrages scientifiques" (p.48), ce magyar "ne porte pas une civilisation originale" (p.209) et "sa littérature n'a pas de prestige" (p.208). Même dans le cas où une autre langue partage avec le hongrois un trait négatif, ce trait est présenté de façon fort différente : ni le tchèque ni le hongrois ne sont de vieilles langues de civilisation, mais du premier Meillet dit qu'il "a un passé" (p.208), tandis que du magyar il n'hésitait pas à écrire dans la première édition : "il n'a pas de passé"³ ! Etrange assertion de la part d'un linguiste, qui semble bien pousser les jugements négatifs au-delà des limites qui lui imposait l'objectivité scientifique.

La partialité dont fait preuve Meillet, cette sorte de hungarophobie à laquelle il s'abandonne, s'explique aisément par un sentiment d'hostilité largement répandu en France à cette époque à l'égard d'une Hongrie qui apparaissait comme une puissance complice de l'Autriche au sein de la monarchie austro-hongroise, une puissance d'oppression qui avait contribué à étouffer les autres nationalités vivant sur son territoire.

La classe dominante de la Hongrie était celle des Magyars ; mais elle ne constituait même pas la moitié de la population.

Car en Hongrie, la classe dominante imposait sa langue ; elle profitait de ce que les populations roumaines, slovaques et croates étaient presque uniquement rurales, n'avaient pas de villes importantes et ne disposaient presque d'aucun moyen pour développer leur langues...(p.207)

Ainsi les nationalités non magyares de la Hongrie éprouvaient-elles comme un acte de tyrannie le parti pris des Magyars de leur imposer leur langue comme langue d'Etat (p.208).

Dans cette vision de l'histoire, l'amputation radicale imposée à la Hongrie par le traité de Trianon apparaît comme une juste revanche :

Le traité de Trianon a renversé la situation. L'Etat magyar a été amputé de toutes les provinces où la langue de la majorité est autre que la magyar...

La critique de la Hongrie se manifeste aussi dans l'appendice de statistiques établies par L.Tesnière qui a été introduit dans l'édition de 1928: "Les statistiques hongroises se font en général remarquer par leur absence totale d'objectivité" (p.299).

Deuxième point essentiel: la position de Meillet à l'égard de la diversité linguistique. La situation linguistique de l'Europe nouvelle née de la première guerre mondiale se caractérise, aux yeux de Meillet, par une "demi-anarchie" :

Si chaque nation obtient l'autonomie à laquelle elle prétend, si prévaut le principe que "les peuples ont le droit de disposer d'eux-mêmes", la connaissance de vingt langues diverses ne suffira pas pour suivre la civilisation de la seule Europe. Et l'on ne dit rien ici des peuples d'Asie qui ont acquis ou sont en passe d'acquérir la partie technique de la civilisation européenne, mais qui, naturellement, gardent leurs langues. (p.2)

La multiplication des langues nationales apparaît comme un aspect paradoxal de l'histoire contemporaine, où Meillet croit discerner une marche des peuples vers la démocratie universelle, facteur d'unification et non de diversification: "le monde tend à n'avoir qu'une civilisation; mais les langues de civilisation se multiplient" (p.2).

Or cette multiplication des langues de civilisation est "sans profit pour la culture universelle", car les petites langues de l'Europe tendent à véhiculer toutes la même "culture européenne" (p.51) "héritière de la civilisation gréco-romaine" (p.287), alors qu'"une langue ne vaut que si elle est l'organe d'une civilisation originale" (p.83).

Sans intérêt pour la culture, la diversité linguistique de l'Europe constitue en revanche une gêne sérieuse pour les relations internationales: obstacle à l'échange des idées dans les congrès internationaux, obstacle à la diffusion des connaissances scientifiques et techniques.

Tout porte à croire que le monde évoluera vers l'unification linguistique:

Les petites démocraties se complaisent aux petites langues nationales; comme les patois meurent aujourd'hui, ces petites langues mourront et la démocratie universelle qui s'institue trouvera ses moyens universels d'expression (p.288).

Il ne subsistera qu'un petit nombre de langue de civilisation, porteuses d'un passé prestigieux, d'une tradition originale ; celles là seules se maintiendront, car "Chacune est une force et une parure de l'humanité" (p.287).

Pour les besoins de la communication universelle, Meillet prône l'adoption d'une langue artificielle, qui aurait le double avantage de la facilité et de la neutralité; la voie a été ouverte par l'espéranto, qui a des défauts, mais qui a déjà suscité des efforts de perfectionnement intéressants.

Au total, Meillet fait confiance aux "citoyens du monde nouveau" qui "sauront, sans tyranniser aucune nation, et par le choix libre mais concordant des individus, plier la demi-anarchie linguistique d'aujourd'hui à la discipline qu'imposera la démocratie universelle de demain" (p.4).

On ne peut s'étonner que ces vues de Meillet, ajoutées à sa vision de l'histoire politique de l'Europe, l'aient conduit à des positions très négatives à l'égard du hongrois.

Comme il ressort des jugements déjà cités, Meillet admet que les Hongrois, qui ne possédaient pas une langue de civilisation ancienne, s'en sont donné une ; elle leur a permis de produire des ouvrages scientifiques et techniques, mais n'a donné qu'une littérature sans prestige, et la civilisation qu'elle véhicule ne présente aucune originalité. Ce jugement négatif est d'ailleurs étendu aux langues finno-ougriennes en général :

Le groupe finno-ougrien n'a fourni de véritables langues de civilisation - d'intérêt purement régional du reste -, le magyar, le finnois, et, en seconde ligne, l'este, qu'à l'extrême ouest de son domaine, là où il est entré en contact avec les langues indo-européennes qu'il a largement utilisées" (p.50).

Les langues finno-ougriennes d'Europe reflètent la culture européenne, tandis que les parlers turcs reflètent la culture de l'Islam (p.51).

Le caractère composite du hongrois est souligné par Meillet, qui caractérise son vocabulaire comme "en notable partie étranger parce qu'"il a joint beaucoup d'emprunts slaves, germaniques, latins à ceux qu'il avait déjà faits au turc" (p.50).

Le magyar, aux yeux de Meillet, était voué à la disparition ; s'il s'est maintenu, c'est qu'il a été imposé comme langue d'Etat par la classe dominante de la Hongrie, c'est-à-dire par l'aristocratie magyare, qui ne représentait même pas la moitié de la population, aux autres nationalités du royaume au sein de la monarchie dualiste.

Le jour où la constitution oligarchique de la Hongrie aurait cédé au mouvement démocratique qui emporte le monde, la situation de la langue magyare aurait été emportée dans la ruine de la caste aristocratique qui l'imposait. Car le magyar n'était défendu que par la force politique de cette caste. Il ne porte pas une civilisation originale (p.204).

Si l'histoire a épargné le hongrois, qui a survécu comme l'une de ces langues inutiles des nouveaux états, on sent bien que pour Meillet le traité de Trianon a entraîné un juste retournement de la situation en amputant l'état magyar "de toutes les provinces où la langue de la majorité est autre que magyar. Et, comme il se trouvait des Magyars dans ces pays, il y a maintenant hors de Hongrie des minorités magyares, notables en Croatie et en Slovaquie, très nombreuses en Transylvanie. C'est le tour des Hongrois de résister à la roumanisation" (p.209).

Kosztolányi n'aura pas de peine à montrer combien ce jugement de Meillet est injuste, contraire sur bien des points à la vérité historique.

Ce qui est plus affligeant encore que cette interprétation évidemment très partielle de l'histoire, c'est de voir le grand linguiste qu'était Meillet faire sur la langue hongroise des observations qui ne sauraient relever d'une attitude scientifique. Il a déjà été indiqué que dans la première édition de son ouvrage Meillet disait du hongrois qu'il n'avait "pas de passé", formule qui a heureusement disparu dans le texte de la deuxième édition. Mais Meillet a maintenu en 1928 des propos qui ne sont pas ceux d'un linguiste et sont inspirés par une sorte de hargne à l'égard d'une langue non indo-européenne et aux structures étranges; une langue ignorée du monde entier.

Il n'appartient pas à la même famille linguistique que la plupart des langues parlées en Europe et surtout dans cette région de l'Europe; il a une structure compliquée, n'est facile à apprendre pour personne. Hors de la Hongrie, il est universellement inconnu. Sorti des frontières de la Hongrie, un sujet hongrois qui ne sait pas d'autre langue commune est hors d'état de se faire entendre, hors d'état même presque partout de trouver un interprète. Une publication scientifique en magyar, quelle qu'en soit la valeur, est destinée à demeurer ignorée; il faut qu'elle soit traduite ou résumée dans une grande langue étrangère (p.208).

En définitive, il est bien difficile de pardonner aux Hongrois leur volonté absurde de parler hongrois:

Un Hongrois qui ne sait que le magyar est hors d'état de se faire comprendre nulle part dans le monde; s'il veut sortir de son pays, il lui faut emmener un interprète avec lui. Un Européen, même bon polyglotte, qui passe par la Hongrie y est embarrassé parce que tout s'y fait en magyar (p.247).

NOTES

- 1 Meillet, Antoine (1918), *Les Langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot, 343 p. et deux cartes. 2^e édition (1928) avec un appendice de Lucien Tesnière sur la *Statistique des langues de l'Europe*, Paris, Payot, 496 p. et une carte en couleur.
Les références données dans la présente étude à la suite des citations renvoient à la 2^e édition.
- 2 "Antoine Meillet et la linguistique de son temps", numéro spécial de la revue *Histoire, épistémologie, langage*, tome 10, fasc. II, 1988, 301-318.
- 3 P.209 de la 2^e édition, le texte dit seulement du hongrois: "Il ne porte pas une civilisation originale". Le texte de ce même chapitre XXV dans la première édition (p.235 et suiv.) disait: "Il est isolé en Europe; il n'a pas de passé; il ne porte pas une civilisation originale".